

“Entendez-vous”

*La littérature est-elle soluble dans la télévision?*

– Mercredi 6 octobre 2010 –

Carlos Castaneda

Forces en présence. Cet extrait, je l’ai choisi parmi tous essentiellement pour ça. Il y avait bien Duras, prénom Marguerite, murmurant dans le noir : « *Le problème toute l’année, c’est le crépuscule* », mais qu’aurais-je pu ajouter à cela, c’est une question que je n’ai moi-même toujours pas résolue. Il y avait Yourcenar : « *Qu’est-ce que pour vous le bonheur ?* » « *Un sous-produit !* », mais je ne sais même plus si c’est ici ou là que j’ai entendu, lu, sa stupéfiante réponse. Il y avait Bukowski ivre, Violette Leduc seule, Lobo Antunès épuisé de mélancolie, Claude Simon âpre et digne, et puis encore, il y avait aussi tous ceux qui n’y étaient pas et que j’avais désirés *voir*. Roberto Bolaño, Malcolm Lowry, Paul Diel, Carlos Castaneda, Ingeboch Bachmann, Satprem, Imre Kertész, Erri de Luca... Voir leur corps, leur regard, car qu’est-ce donc que la télévision pourrait ajouter aux mots ou à la voix, si ce n’est cette présence, *l’atmosphère*. Je me souviens ainsi de la première fois où j’ai vu Satprem à l’écran – la douceur grave de ses mouvements quasi aquatiques – et comment les larmes me sont venues aux yeux.

Leur corps donc, qui dirait sans mentir jusqu’où ils ont été cherché le verbe, et témoignerait, en vérité, de leur capacité à tenir le silence, l’immobilité, le retrait, la nudité, la candeur, la profondeur, le réel, qui témoignerait de leur style, leur souffle, de ce qui fait, en somme, ce que nous appelons littérature, cette autre réalité.

Mais sur tous ces auteurs, ou presque, il n’y avait rien : quelques pauvres images sur Kertész, Nobel oblige, quand Erri de Luca lui, était saisi, quasi impuissant, dans la nébuleuse pornographique – je pèse mes mots – des questions de l’un ou de l’autre de ces journalistes que l’on dits littéraires.

(Il faut sans doute vivre ou avoir vécu quotidiennement avec la télévision pour être devenu insensible à la grossièreté, la prostitution, l’obscénité, la pornographie, oui, qui y circule en permanence et ce, quels que soient les émissions ou les sujets abordés. N’ayant jamais eu la télévision ou quasi, – ni dans mon enfance, ni à l’âge adulte – et ne la regardant jamais, je reste chaque fois plus abasourdie par la vulgarité inouïe qui en

émane, lorsqu'il m'est donné de croiser, ici ou là, un poste allumé.) Je referme la parenthèse.

Je pouvais donc envisager de faire quelque chose sur les écrivains absents à la télévision française, comme me l'a si pertinemment suggéré Joëlle Oliver de l'Ina, c'est une vraie question.

Restait cet extrait autour du livre de Castaneda, *Voir*, qui était, non seulement à mes yeux, une façon de traiter cette question, et avec elle quelques autres, mais également de rendre hommage à un auteur dont les livres m'ont conduit à certaines expériences inoubliables m'autorisant enfin le droit à la liberté, la poésie et l'amour comme réalités prioritaires sur toutes les autres. C'est dire si cet auteur a pour moi compté.

C'est d'ailleurs avec une sorte de complicité et de joie quasi sexuelle que je le rencontre parfois sous la plume d'un autre : « 27 janvier 1979. J'ai relu Les Leçons de Don Juan de Castaneda. C'est un livre remarquable ! Et très juste, parce que 1) le monde n'est absolument pas tel qu'on se le représente ; 2) il peut parfaitement devenir autre dans certaines conditions. » Andreï Tarkovski. Plus récemment, une conversation avec l'écrivain Patrick Autrèaux, rencontré lors d'un festival, mettait à jour cette lecture commune, au milieu de force rires et complicités, nourrissant ainsi, peut-être, la conviction qu'une certaine communauté de conscience était encore possible, et non point réduite à néant.

Forces en présence, donc. Nous y sommes. Et cela comme toujours, comme hier, comme maintenant, et demain. Forces en présence. Celle qui accueille, transmet, élargit, ouvre. Et l'autre, qui enferme, juge, étiquette et rabaisse. La première qui donne, et sert autrui, la seconde qui réduit pour mieux se mettre en avant, *exister*, faire sa place. La première *voit*. La seconde ne fait que regarder et encore, en passant. Les camps sont clairs, ce sont les mêmes depuis que le monde est monde. La télévision a choisi le sien. Ce n'est pas celui de la littérature. En échange de quoi la première a-t-elle tourné le dos à la seconde ? Ceux qui y travaillent le savent mieux que personne.

« Penses-tu que ton monde d'opulence puisse t'aider à devenir un homme de connaissance ? » dit Don Juan à son apprenti.

Peut-on penser que la télévision puisse aider la littérature à devenir l'outil de connaissance qu'elle est ?

La littérature est un champignon aussi puissant que le peyotl qui, comme lui, donne accès à une autre réalité. *Seperate reality* est d'ailleurs le titre original du livre de Castaneda. Et j'affirme que les écrivains sont des sorciers. Sorcier usé, obstiné, épuisé que m'ont semblé les Bukowski, Kertész, Duras, Antunès, Simon, etc., cueillis par la télévision lorsque la mort les approche et qui tiennent encore debout, soumis à leur endurance de lion.

Oui, la littérature est un champignon. Mais qui est prêt à s'y risquer pour *voir* ? Raphaël Sorin ? Philippe Sollers ? Et vous ? Etes-vous prêts ? En 1973, Michel Polac l'était. Merci à lui.

*Voir* n'a jamais été et ne sera jamais du côté du pouvoir, mais de la puissance. Or, la puissance s'enracine dans la délicatesse et l'usure, pour finalement donner cette *candeur* née d'avoir été roulée par tous les flots, et prête à découvrir tous les mondes.

« *Nous sommes des hommes, et notre lot c'est d'apprendre et d'être projetés dans d'inconcevables nouveaux mondes* » dit Don Juan à Castaneda,

« - *Y a-t-il vraiment pour nous des mondes nouveaux ?* » demande celui-ci.

« - *Imbécile, nous n'avons rien épuisé...* », lui répond le vieux sorcier.

Non, c'est vrai, nous n'avons rien épuisé : lire, écrire, voir, aimer.

La télévision d'aujourd'hui autorise à peine la littérature à être représentée dans le monde, quand la littérature, elle, n'a de cesse d'en multiplier les représentations. Forces en présence. La première est contrainte par le temps, la seconde s'enfonce dans l'instant. Perpétuité, éternité : comme toujours, comme hier, comme maintenant, et demain, il faut choisir. Parlons-en...

L. Nobécourt